

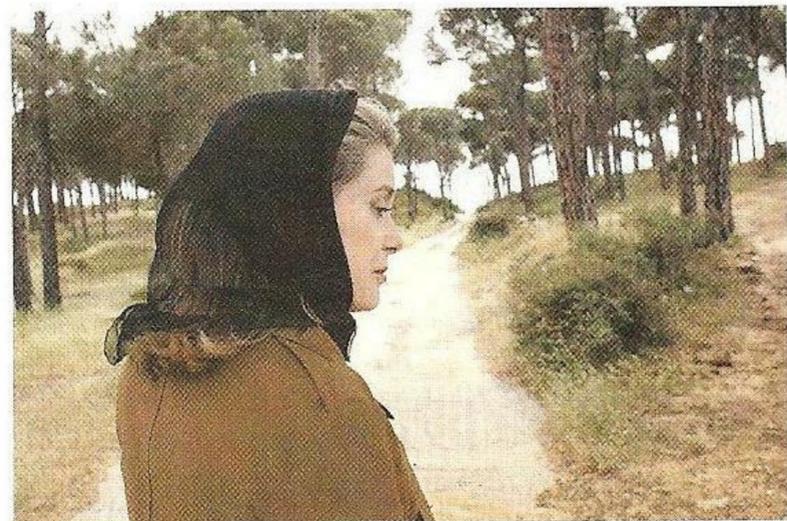


« WONDER BEIRUT », JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE, IN « IN THE ARAB WORLD », GALERIE ENRICO NAVARRA

CINÉMA

Voir Beyrouth et revivre

A l'occasion de l'étrange et beau « Je veux voir », tourné après les bombardements de juillet 2006, rencontre avec Catherine Deneuve au milieu des ruines.



PATRICK SWIRK

Explosif

A droite, Catherine Deneuve sur les routes du Liban-Sud dans le film « Je veux voir » (en salles le 3 décembre).

En haut, une œuvre des deux réalisateurs, qui sont aussi plasticiens. « Wonder Beirut, histoire d'une photographe pyromane » (suite page 112)

PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

« Pourquoi vous filmez ? dit l'homme du Hezbollah, dans cette banlieue sud de Beyrouth, où l'on a ouvert depuis peu un fast-food baptisé Buns and Guns (« Pains et flingues »), avec sacs de sable à l'entrée, personnels en treillis, et hamburger « Kalachnikov » au menu.

– Pour montrer Beyrouth à mes amis.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils veulent voir. »

Vous avez failli ajouter : « Comme Catherine Deneuve. »

« Je veux voir » est le titre du film qu'elle est venue présenter à Beyrouth. Un bijou étrange, réel et irréel,

un road-movie tragique et poétique, un voyage halluciné dans le Liban assommé par les bombes de l'été 2006 et filmé entre performance *arty* et documentaire choc. L'actrice y joue son propre rôle. Celle d'une icône du cinéma invitée pour un gala de charité qui décrète « je veux voir », monte dans la voiture d'un beau garçon libanais et s'engage sur les routes défoncées, entre les ruines des villages pilonnés, vers le sud, jusqu'aux chars blancs de la Finul et la frontière israélienne. Ce n'est pas du cinéma : elle l'a fait, la Deneuve. Le gala de charité était réel, et c'est réellement qu'elle est allée jusqu'à la frontière regarder Israël de l'autre côté du grillage. La route

(suite de la page 110)

est tirée d'une série de « cartes postales de guerre » de Beyrouth des années 70, conçue en réaction aux cartes postales des années 70 qui sont encore en vente aujourd'hui, alors que les lieux qu'elles représentent ont été détruits par les conflits armés. Ils exposeront à partir du 11 décembre au musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

UNE BIBLIOTHÈQUE FLOTTANTE FAIT CAP SUR LE LIBAN

« Je veux voir » montre au moins une chose : le Liban, mois après mois, essaie de relever la tête. Du moins culturellement. Ainsi, après une interruption de deux ans, le Salon du livre francophone de Beyrouth a rouvert ses portes pour sa 15^e édition. Animé par des personnalités comme Alexandre Najjar, écrivain et biographe de Khalil Gibran, on pouvait y entendre Richard Millet parler d'amour dans un collège jésuite, Michel Déon annoncer qu'à 89 ans passés il arrêterait la littérature, des hommages au Nobel Le Clézio, adulé ici, et y voir Marc Levy battre tous les records de signatures de livres. Mais Beyrouth, élue capitale mondiale du livre 2009 par l'Unesco, devrait faire encore davan-



Daniel Rondeau.

tage parler d'elle l'an prochain. L'écrivain Daniel Rondeau, devenu ambassadeur à Malte, affrètera en effet, en partenariat avec la Marine nationale, un bateau de guerre armé d'une... bibliothèque! Baptisé « Ulysse 2009 », avec pour moussaillons des écrivains et des parlementaires méditerranéens, le navire quittera La Valette pour un périple circumméditerranéen (Tanger, Tunis, Tripoli) célébrant des figures

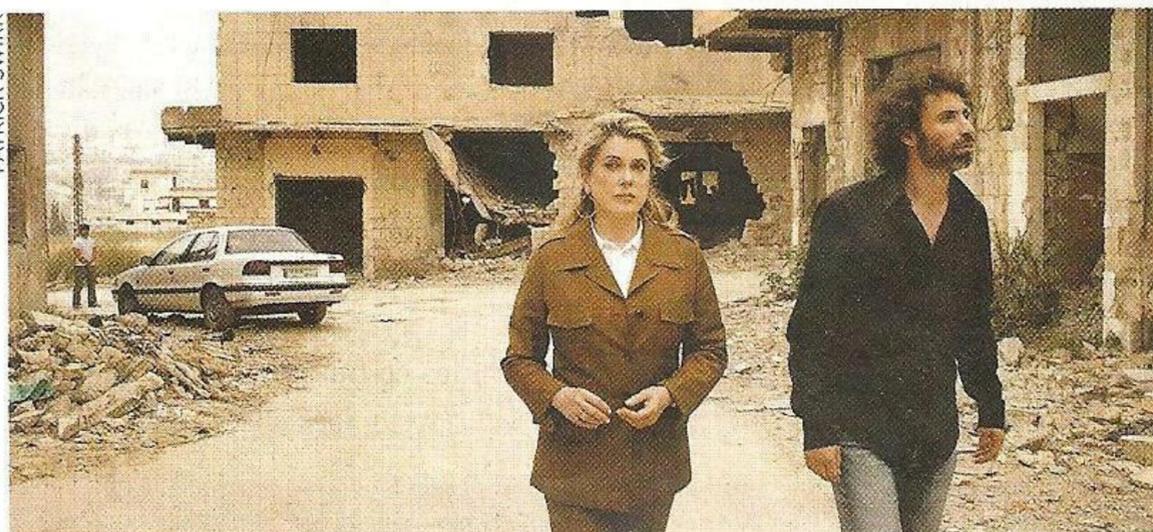
spirituelles incontestées sur les deux rives de notre mer à tous, d'Albert Camus à Ibn Arabi en passant par saint Paul, Louis Massignon ou l'émir Abd el-Kader. Il devrait entrer dans le port de Beyrouth en octobre 2009, le jour de l'ouverture du Salon du livre ■ C. O.-D.-B.

était interdite : paniquées, les huiles de la Finul ont téléphoné à l'armée israélienne : « Vous n'allez quand même pas tirer sur "Belle de jour" ? » Belle idée que le cinéma puisse ouvrir une route...

Bloqués à Paris pendant ce qu'on appelle ici la « guerre des 33 jours », les deux réalisateurs, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, voulaient revenir à Beyrouth et faire quelque chose pour leur pays. « Essayer de retrouver une beauté que nos yeux ne parvenaient plus à voir », confie Joana, qui parle d'un film qui tient du rêve. Budget microscopique, pas de script : juste capter l'imprévu entre le Libanais et la Française, l'inconnu et l'icône, la guerre et la paix. Toujours prête s'envoler, celle-là, pas pour rien qu'on en fait une colombe. Le film, fragile et fort, a été ovationné à Cannes, mais le grand jour, c'est aujourd'hui, l'avant-première au Liban, en clôture du 5^e Festival du film arabe. Toujours dur de jouer à domicile, devant la famille, les copains et ceux qui vous aiment moins, mais qui sont tous péniblement remués par ces images d'un été meurtrier. Mais là, il y a « Mad'moiselle Cath'rrine Déneuf », comme disent les Libanais avec leur merveilleux accent traînant. Autant dire que le soleil est revenu au pays des cendres. Pardon : des cèdres.

Poignant

L'acteur Rabih Mroué guide Catherine Deneuve dans les ruines du village où il est né.



PATRICK SWIRK

A Cannes, les stars de cinéma montent les marches. A Beyrouth, elles les descendent. La salle du cinéma Empire est surchauffée pour « Madame Catherine », qui fait son apparition. Parle du « nombre incroyable de chaussures abandonnées dans les villages bombardés », de la table d'Espagnols de la Finul près de laquelle elle a dîné, et qui sont morts depuis dans un attentat à la voiture piégée. Et de sa sœur, Françoise Dorléac, à cause de laquelle elle a peut-être accepté de faire ce film : « Elle adorait le Liban, elle avait noué des amitiés avec des Libanais. Quand elle était... actrice, elle m'en parlait souvent. C'est une chose qu'on devait faire ensemble. Ça, et découvrir l'Égypte, ce que j'ai finalement fait sans elle, il y a très peu de temps. » Elle est étrange, Deneuve, se veut simple. « Si la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende », disait John Ford. On dirait qu'elle, elle fait le contraire : après avoir prêté sa voix au film d'animation anti-mollahs « Persepolis », l'ex-Belle de jour crapahute sur les sentiers piégés du Sud-Liban. Fini, le glamour ? Dans le film, sa voiture manque d'exploser sur une mine. Les autochtones l'avertissent in extremis. « Ça mérite bien une cigarette », lâche-t-elle, tandis que son garde du corps s'étrangle d'angoisse. Besoin de décoller de la légende ? D'en sculpter une autre ? « Le poids du temps », confesse-t-elle.

Le soir, au fond d'un labyrinthe d'escaliers de pierre, elle écoute Amy Winehouse dans l'une des dernières maisons ottomanes du quartier chrétien d'Achrafieh, en fumant d'interminables cigarettes parmi le Tout-Beyrouth et quelques excellences. Des éclairs s'invitent entre les fenêtres en ogive. « Pour être une légende, il faut disparaître. L'icône est un symbole ; moi, une réalité », dit-elle. Place des Martyrs, dans la nuit embouteillée, les minarets et le dôme bleu de la mosquée Hariri ressemblent au château d'une Schéhérazade au bois dormant ■